

mieux armés, pour donner le coup de grâce à tous ces barbares, qui sont la honte de la création.

Les compagnons écoutèrent avec intérêt le plaidoyer du docteur, et Criquet lui-même avait abandonné le pli moqueur qui d'ordinaire ombrageait sa lèvre.

Tous furent convaincus du bien fondé des raisons avancées par Harris et reconnurent avec lui qu'en ce moment, une action violente contre les cannibales entraînerait à coup sûr des représailles dont eux seuls seraient les victimes.

De Sambry eut quelques moments de réflexion ; puis, serrant la main du docteur :

— En effet, dit-il, vous avez raison.

Et il ajouta presque aussitôt avec une chaude conviction :

— Mais nous reviendrons, je le jure.

— Oui, nous reviendrons ! s'écrièrent-ils tous ensemble.

Ils jetèrent un dernier regard sur les ripailles des indigènes, qui allaient toujours leur train, et tournèrent le dos à ces affreuses orgies.

Le soir s'avancait rapidement.

Sous la voûte verdoyante les rameaux avaient acquis cette teinte brune que leur impose la nuit.

Les chemins ne se dessinaient plus qu'imparfaitement, tandis que les oiseaux terminaient leur dernière chanson quotidienné.

La lune brillait déjà.

— Il se fait tard. Partons ! fit le chef.

— Nous aurons du mal à continuer l'étape pour ce soir, remarqua Henri.

— Quoi qu'il en soit, nous irons aussi loin que nous le pourrons, car je veux nous mettre hors de portée du répugnant vacarme des antropophages.

— Du reste le ciel est clair, nous pourrons naviguer sans entrave et sans danger, ajouta Harris.

— Heureusement. Enfin, nous verrons.

En conséquence, on retourna sur ses pas, dans la direction du fleuve.

XXXIX

EN PAYS PLUS CIVILISÉ

Sir William et les siens attendaient impatiemment le retour des excursionnistes.

A vrai dire une légère inquiétude les gagnait, par suite du retard que subissait cette rentrée, et lorsqu'ils virent, de loin, venir la petite troupe, il y eut comme un mouvement de satisfaction.

Bientôt on se fut rejoint.

— Où diable avez-vous passé votre temps? demanda l'Anglais.

— Nous avons cueilli des étoiles, ricana Criquet.

Sir William haussa les épaules.

— Voilà qui n'est pas spirituel du tout, grommela-t-il.

— Je tâcherai de l'être davantage une autre fois, plaisanta le Bruxellois.

De Sambry expliqua à la hâte ce qui les avait retenus au village; puis, en matière de conclusion:

— En route, fit-il, la nuit vient.

Sir Darly ouvrit de grands yeux.

— Comment, vous allez voyager de nuit? interrogea-t-il.

— Certainement.

— Quelle imprudence!

— La lune est dans son plein et nous y verrons parfaitement.

— Là n'est pas la question.

— Où donc est-elle?

— Oubliez-vous que nous avons des trésors à protéger?

— Notre cargaison d'or, n'est-ce pas?

— Oui.

— Eh bien, quel mal y a-t-il à cela?

— Vous me le demandez, alors qu'il suffit d'un simple petit choc donné pendant les ténèbres à nos canots, pour les faire couler.

— Encore faut-il que ce choc arrive.

— Il arrivera, j'en suis persuadé.

— Franchement, vous me faites rire.

— Peut-être a-t-il le plan de le donner lui-même, ce choc, intervint Criquet d'un ton railleur.

L'Anglais toisa son interlocuteur sans répondre.

— Quoi qu'il en soit, reprit le chef, je suis d'avis de risquer l'aventure. Ma foi, le temps est calme et le fleuve uni comme une glace; nous glisserons dessus comme une poignée de nénuphars.

— Sans compter qu'un voyage nocturne a ses charmes particuliers dit von Ruff.

— Pour vous peut-être, répondit l'Anglais, à condition qu'il y ait des fleurs ou des plantes à glaner.

— S'il ne les trouve pas, on lui mettra des lunettes, ajouta Criquet en tapant sur le dos du naturaliste.

Pendant cette discussion inoffensive, de Sambry avait pensé au départ, et déjà les pagayeurs, assis à leur place, n'attendaient plus que le signal.

Le chef le donna, et les indigènes, se penchant sur leurs rames, imprimèrent un doux mouvement aux canots, qui se mirent à fendre les eaux quasi-dormantes.



ELS INDIGÈNES SE LES PARTAGÈRENT. (P. 484.)

L'astre de la nuit, inondant la nature de sa lumière glabre, jouait sur le cours d'eau et sur la caravane, des reflets charmants qui faisaient l'effet de sortir d'un immense appareil de physique.

Comme on n'avait pas encore pris le repas du soir et que les estomacs passablement creusés commençaient à le réclamer, le chef décida qu'on flotterait jusque vers les onze heures et qu'alors on ferait halte pour manger et pour dormir.

Bien que mécontent au fond, le personnel de l'expédition était trop accoutumé à une discipline sévère que pour oser se rebiffer contre les volontés de leur maître.

Cette mesure acquit donc le consentement général, et la flottille continua sa marche nautique.

Dans le lointain on entendait encore le bruit étouffé des indigènes du village qui consumaient leur fête infernale, mais ce bruit n'était plus qu'un bruissement emporté dans l'espace sur les ailes du zéphire.

Criquet et sir Darly, qui avaient la garde des canots chargés d'or, s'acquittaient consciencieusement de leur mission et tenaient l'œil ouvert pour les accidents possibles.

Mais rien ne survint.

Il était environ onze heures, lorsque de Sambry fit stopper.

On descendit à terre dans un endroit délicieusement situé, et l'on mangea pour quatre, tout en causant de choses et d'autres.

Il faisait presque aussi clair qu'en plein jour.

L'espace constellé d'étoiles avait cette limpidité que l'on rencontre fréquemment dans les pays chauds.

Le fleuve en était illuminé, et jusqu'au moindre obstacle se trouvant dans son lit tortueux, se distinguait aisément.

Ceci suggéra à de Sambry une idée.

— Si nous poursuivions le trajet ? demanda-t-il.

Cette proposition inattendue causa moins d'étonnement qu'il ne l'avait pensé.

— Pour ma part j'y consens volontiers, fit sir William.

— Et moi je ne demande pas mieux, ajouta Criquet, car depuis que je suis devenu millionnaire, je ne dors plus.

Aucun des autres Européens ne fit une seule objection ; et même Cathérine accepta avec enthousiasme.

En conséquence on se rembarqua bientôt et les rames recommencèrent leur office dans le silence de la nuit.

Sans aucun incident on navigua jusqu'à l'aurore, lorsque Mwama signala un village sur la rive gauche.

Tout dormait encore dans cette agglomération de huttes proprement bâties.

— A terre ! ordonna le chef blanc.

— Allons reveiller ces paresseux ! fit Criquet.

La caravane aborda, mais à peine eut-on mis le pied sur la berge qu'un concert de grognements formidables salua les explorateurs.

Il en partait de tous les coins du village, comme s'il se fut agi d'un signal.

Légerement étourdis, les voyageurs s'arrêtèrent un moment.

— Qu'est-ce que cette musique-là ? demanda sir William.

— Elle vaut celle de votre orgue, ricana Criquet.

On eut bien vite l'explication de cette étrange réception.

Des bandes entières de porcs noirs débouchaient de derrière les habitations, et rasant la terre de leur museau, s'en vinrent accourir au-devant des explorateurs.

— Bon signe ! remarqua Mwama.

— Pourquoi ? interrogea le chef.

— Cela prouve que nous nous trouvons chez une peuplade d'agriculteurs, qui est, par là même, plus civilisée que beaucoup d'autres.

Cette découverte mit la joie dans tous les cœurs, car on avait hâte de se retremper, par une aménité quelconque, de toutes les horreurs dont on venait d'être témoins chez les antropophages.

Du reste, un coup d'œil plus attentif jeté sur l'ensemble des lieux confirma l'opinion de Mwama, car on y vit des champs de manioc soigneusement tenus, des avenues de palmiers et des groupes de bananiers sur lesquels avait passé une main protectrice et jalouse de bon entretien.

— Que ferions-nous ? demanda Criquet.

— Attendre quelques quarts d'heure, répondit de Sambry, jusqu'à ce que les indigènes sortent de leurs huttes.

C'était, en effet, ce qu'il y avait de mieux à faire.

Tant bien que mal les explorateurs se casèrent sur le sable herbeux, guettant le moment où les naturels se montreraient.

Au bout de fort peu de temps le mouvement se dessina dans le village.

D'une des demeures du fond déboucha une négresse qui, probablement, s'apprêtait à se rendre aux champs.

A la vue des voyageurs elle s'arrêta, un peu étonnée mais sans manifester ni crainte ni colère.

Après un examen de quelques secondes, elle rentra dans sa demeure, sans doute pour annoncer aux siens la présence des hommes blancs.

Presqu'aussitôt les indigènes se montrèrent de tous côtés et se rapprochèrent des explorateurs, en leur jetant des regards d'une évidente sympathie.

— C'est le moment des cadeaux, murmura Criquet.

Ce fut l'idée de tous, d'ailleurs.

On se fit amener auprès du monarque et on lui offrit quelques présents d'importance.

La réception fut des plus cordiales, et le chef nègre apprit à ses nouveaux amis que depuis longtemps il avait eu le bonheur de posséder dans son village un homme blanc, avec lequel il avait vécu durant bien des mois, sur un large pied de fraternité.

Il désigna même, dans un coin de son tembé, une sorte de coffre tout rempli de verroteries, d'étoffes et de papiers, qu'il avait reçu de l'homme blanc, comme souvenir.

Dès le premier coup d'œil qu'y jeta sir William, il eut un cri de satisfaction.

— Des journaux anglais ! exclama-t-il. Si je pouvais les avoir !

— Rien n'est plus facile, maître, répondit Mwama. Offrez en échange au monarque, un objet quelconque et je suis sûr que vous les obtiendrez.

Séance tenante ce conseil fut exécuté.

Un hideux et insignifiant couteau fut le prix de la convention qui fit passer les paperasses dans les mains de sir Darly.

Plus heureux qu'un dieu, l'Anglais mit la liasse sous son bras et s'en alla, à l'extérieur du tembé, s'extasier dans la lecture de sa trouvaille.

Il s'agissait parfaitement de journaux anglais, et ce qui plus était, de journaux illustrés ayant à peu près une année de date.

Ce fut un véritable régal pour sir William que de pouvoir ainsi promener ses yeux d'une gravure à l'autre et se délecter à la lecture de ce texte qui lui parlait de la patrie absente.

Il se serait peut-être entièrement oublié dans la contemplation de ses journaux, s'il n'avait pas été dérangé par le babillage importun d'une douzaine de nègres qui l'entouraient, en couvant de regards avides ses paperasses.

L'Anglais grommela une invective à l'adresse de ces moricauds qui devenaient de plus en plus obsédants.

Il s'ingénia d'inventer un moyen quelconque pour s'en débarrasser.

Jovialement, il leur passa quelques unes des feuilles illustrées.

Comme une nuée de vautours, les indigènes se jetèrent dessus et se les partagèrent en les déchirant, sans respect pour le travail des graveurs et des typographes, qui y avaient mis leur latin.

Sir William ne put s'empêcher de sourire de cette rage intempestive ; mais, de peur d'être plus longuement dévalisé, il replia douce-

ment son paquet de journaux, le fourra dans les poches de sa veste, et s'en alla retrouver ses compagnons.

— Je lirai cela plus tard, murmura-t-il.

De Sambry ayant décidé d'accorder à son personnel un jour de repos, on obtint avec la meilleure grâce du monde, la permission de dresser les tentes dans un coin du village.

Ceci faisait fort bien l'affaire de sir William.

— Au moins je pourrai chasser un peu, dit-il.

— Vous avez tort, fit de Sambry ; mieux vaudrait prendre quelque repos, comme nous.

— Bah ! j'en aurai tout le temps quand nous serons rentrés en Europe.

— Vous n'avez donc pas encore abdiqué votre passion de chasseur ?

L'Anglais parut tout étonné.

— Chasseur je suis né, chasseur je mourrai, répondit-il.

— Incorrigible !

— C'est le mot. Aussi je vais relancer Mwama, préparer mes munitions et prendre le chemin des jungles.

Ainsi dit, ainsi fait.

Sir William héla son fidèle compagnon d'expédition et tous deux disparurent, pour apprêter leurs armes et leurs cartouches.

Pendant ce temps le campement s'était établi, à la grande joie des natifs, qui suivaient d'un œil curieux les manœuvres rapides du personnel.

A peine tout fut-il en règle que quelques noirs vinrent trouver les explorateurs.

Ils étaient munis de grandes cruches remplies d'une boisson de couleur avenante, que le monarque du lieu envoyait aux blancs, en guise de réciprocité de procédés amicaux.

Les serviteurs déposèrent leurs présents et s'en retournèrent à leur demeure, après avoir fait la révérence usuelle.

Criquet semblait beaucoup désirer le contenu des cruchons, dont il ne pouvait détacher ses regards.

— On dirait que vous avez des envies ? demanda de Sambry.

— Ma foi, je ne m'en cache point, fut la réponse.

— Savez-vous seulement si ce n'est pas du poison ?

— Allons-donc !

— Tout est possible en Afrique.

— Ces gens-là sont bien trop bons camarades que pour nous vouloir du mal.

— Soit. Goûtez-en alors.

Le Bruxellois ne se le fit pas répéter.

Il mit les lèvres au bord d'un des cruchons et prit une lampée. Sa figure s'illumina.

— C'est délicieux ! exclama-t-il.

A leur tour, les compagnons en firent autant et s'en trouvèrent à merveille.

— Voilà de l'excellent suc de palmier ! dit le chef.

— Vous vous trompez, c'est du champagne tout pur, remarqua Criquet.

On ne rit pas mal de l'appréciation du Bruxellois, qui s'entêtait à maintenir son appellation au breuvage.

En ce moment sir William passait avec Mwama, tous deux équipés pour la chasse.

Criquet profita de l'occasion.

— Ah ! celui-là va trancher la discussion, fit-il.

Puis, s'adressant à l'Anglais .

— Hé, Darly, dites-nous donc si ceci n'est pas du champagne, demanda-t-il.

Mais le chasseur ne se donna pas la peine d'accéder à l'invitation de Criquet.

— Je n'ai pas le temps, répondit-il.

— Une gorgée seulement.

— Pas même une demie.

Et les deux hommes passèrent leur chemin, sans plus faire attention aux doléances du Bruxellois.

Celui-ci maugréait contre le mauvais vouloir de sir William, contre sa camaraderie douteuse, et il émit sur son compte toute une série d'appréciations, les unes plus saugrenues que les autres.

Cependant, laissant les compagnons s'adonner à un doux *far niente*, l'Anglais et son aide traversèrent le village pour gagner la campagne et les forêts.

Sir William était heureux de se retrouver au milieu de ces grandes solitudes de la nature, aspirant les senteurs qui flottaient dans l'air, voyant voltiger autour de lui, presque à ras de sa tête, les oiseaux de toutes sortes.

Il était heureux de pouvoir se dégourdir les membres en mar-

chant dans les sentiers arides de la jungle et en frôlant de tout son corps, les herbes ou les branches.

A vrai dire, il vivait maintenant.

Sa poitrine se dilatait plus librement sous l'impression de la joie dont ses yeux rayonnaient.

C'est que depuis si longtemps il n'avait plus trouvé l'occasion de s'adonner à ces ravissantes étapes cynégétiques, qui formaient le fond de son existence.

Les soucis de l'expédition, la découverte des mines d'or, les mille exigences par lesquelles on venait de passer, avaient presque fait rouiller son fusil et moisir ses cartouches.

Aussi s'en donna-t-il à cœur joie et les pauvres habitants des bois surent-ils le voisinage ou la présence d'un chasseur sur leur domaine.

Les coups de feu ne cessaient point et allaient sans interruption, atteindre une proie quelconque.

Déjà sir William et Mwama étaient chargés d'un raisonnable chapelet de gibier à plumes et encore midi venait à peine de sonner.

On s'assit sur l'herbe pour goûter quelque aliment.

Malgré le beau butin déjà abattu, sir William n'était pas entièrement satisfait.

Il s'en ouvrit à son serviteur.

— Je ne sais, dit-il, mais je commence à croire que le gibier de gros calibre n'existe pas en ces lieux.

— Pourquoi mon maître croit-il cela ?

— Pardi, parce que nous n'en rencontrons point.

— La raison n'est pas concluante.

— Enfin, voilà plus de quatre heures que nous rôdons dans la campagne, sans avoir aperçu le bout de la queue d'un lion, d'un tigre ou de tout autre fauve.

— La journée n'est pas finie, maître. Je crains même qu'il n'y ait tantôt trop de bêtes féroces.

A peine le nègre avait-il achevé cette phrase, qu'un terrible hurlement partit de dessous l'herbage, presque contre le tronc du palmier sous lequel mangeaient les deux chasseurs.

D'un bond ceux-ci furent sur pied, oubliant leur repas.

En deux mouvements ils eurent saisi leur arme et se tinrent en garde.

— Un lion ! fit Mwama doucement.

— Quelle bonne aubaine ! ajouta sir William.

Mais d'un coup le rugissement avait cessé et ils n'aperçurent autour d'eux aucun être vivant.

Cela les étonna superlativement.

— C'était pourtant ici, à côté de nous ! grommela sir Darly.

— Parfaitement, maître, répondit Mwama, en fouillant la jungle.

— Se serait-il envolé, le traître ?

— Oh non, nous l'aurions vu.

Quelques secondes, ils restèrent encore sans savoir au juste quel parti prendre.

— Avançons, maître, reprit Mwama.

— All right ! répondit l'Anglais.

Ramassant à la hâte le gibier déjà conquis et les restes du repas, les deux hommes se glissèrent précautionneusement à travers la végétation serrée.

Au bout d'une vingtaine de pas ils arrivèrent à un endroit où la nature avait formé une sorte de clairière coupée dans les palmiers.

Un cri de triomphe échappa aux lèvres de sir William.

Sa main désigna un objet se mouvant à quelques pas.

— Le voilà ! Le voilà ! fit-il.

En effet, un superbe lion, crinière hérissée, se détacha de la jungle, en frétilant sa queue en panache.

Sir William ajusta et visa.

Mais le fauve semblait n'avoir aucun désir de se mesurer avec les chasseurs ; car, prenant une direction opposée, il s'enfuit de toute la force de ses pattes nerveuses.

Néanmoins, à tout hasard, sir William lâcha son coup.

La balle alla casser quelques branches et aplatir quelques herbes, mais le lion détalait toujours.

Emportés par leur ardeur, les deux hommes se portèrent à la poursuite du fauve.

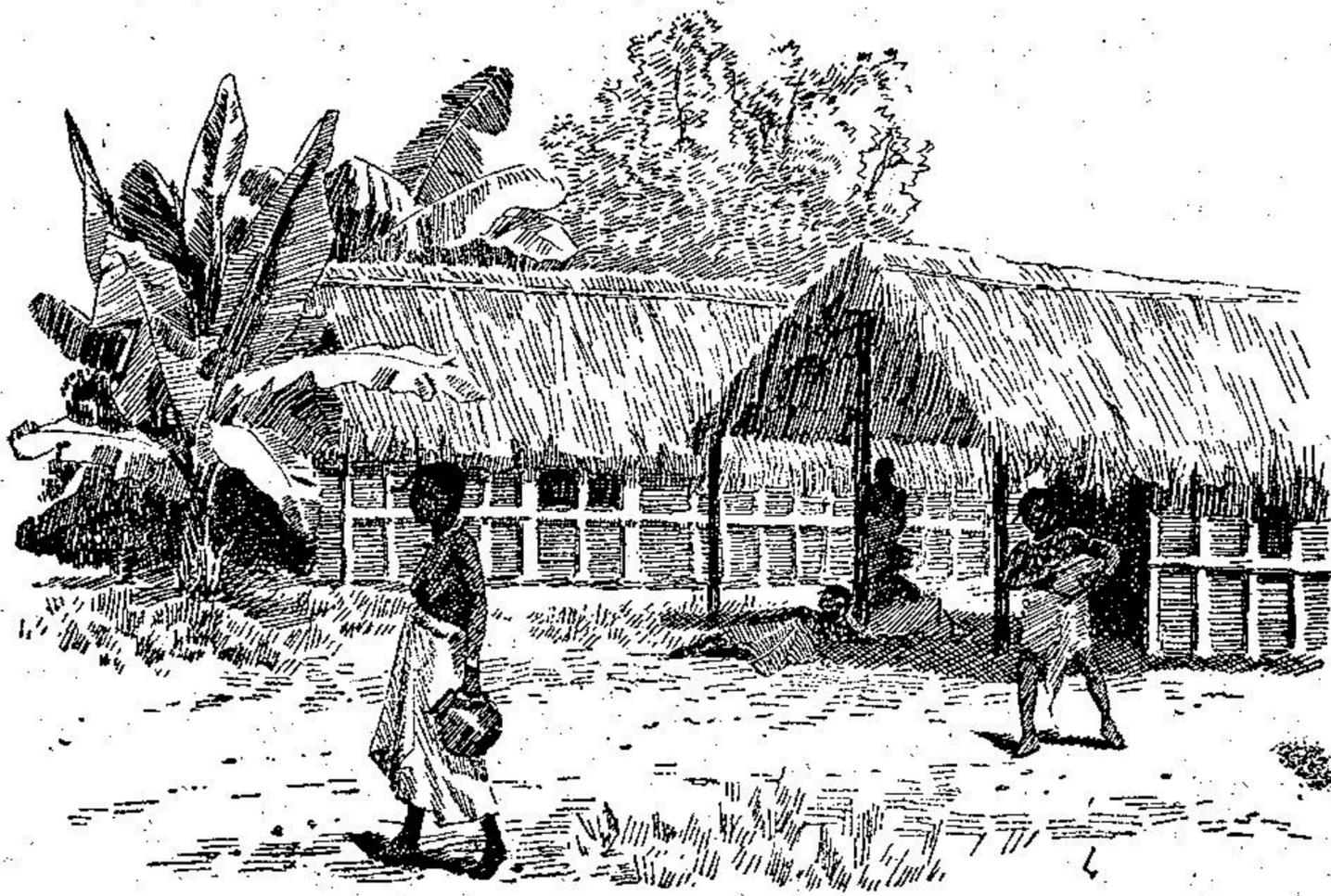
Ils tirèrent plusieurs fois encore, sans pouvoir l'atteindre, et bientôt il ne restait plus trace du lion, si ce n'était les ondulations de l'herbe qui marquaient son passage au fond de la jungle.

Sir William pestait carrément.

— Goddem ! Goddem ! s'écriait-il.

Son allure était si comique que, malgré lui, le serviteur dût en sourire.

- Voilà un beau coup manqué ! grommela l'Anglais.
 - Oui, maître ; nous tenions le fauve au bout de nos fusils.
 - Quel imbécile de bête !
 - Il a un peu raison de ne pas se faire tuer.
 - Allons-donc ! les fauves sont faits pour cela.
 - Patience, maître. Nous en trouverons d'autres.
- Cette dernière perspective consolait un peu les chasseurs. Ils se remirent en route, battant les sentiers, traversant les plaines, parcourant les forêts, sans prendre haleine.



L'ANGLAIS ET SON AIDE TRAVERSÈRENT LE VILLAGE. (P. 486.)

Hantés par l'idée fixe de tuer un fauve, ils dédaignèrent les pluviers qui voltigeaient autour d'eux, à portée de mains.

Ils continuèrent ainsi jusqu'au soir, sans trouver encore apparence de bête féroce.

A la nuit tombante ils rentrèrent au campement, Mwama impassible comme toujours, sir William jurant contre la malchance qui s'était attachée à eux.

Ils racontèrent leur infructueuse aventure, dont Criquet rit beaucoup.

— C'est égal, fit-il, vous avez eu une fameuse veine.

— Vous appelez cela une veine, vous? grommela sir William.

— Assurément, puisque vous avez vu le seul lion qui existe sur ce territoire.

— Qu'en savez-vous?

— Je n'en sais rien, mais je suis en droit de le supposer.

On soupa et comme on se rembarquerait dès l'aurore, on se coucha fort tôt.

Pour comble de taquinerie, des légions de fauves, toute la nuit durant, tinrent les explorateurs éveillés par leurs hurlements nourris, si bien que sir William rageait de plus en plus.

— Et dire que ce bougre de Criquet prétend qu'il n'y a ici dans les jungles qu'un seul et unique lion! maugréa-t-il.

— C'est que depuis, ils ont fait des jeunes, observa le Bruxellois en riant.

On eut toutes les peines du monde à empêcher sir William de reprendre les armes et de se porter, au milieu des ténèbres, à la poursuite des importuns brailleurs.

Les trois quarts de la nuit se passèrent donc en insomnie et ce ne fut guère que vers le matin que, le vacarme cessant, l'on pût enfin goûter un peu de repos.

XL

CRIQUET NATURALISÉ AFRICAIN

A peine l'espace était-il éclairé des feux du jour, que la caravane se trouva prête à continuer l'étape.

Pendant que le personnel s'embarquait, les Européens allèrent faire leurs adieux au monarque noir et lui présenter quelques minimes présents en guise de souvenir.

La séparation fut des plus cordiales et certes on pouvait se flatter d'être en pays d'amis.

Le roi et sa cour accompagnèrent les explorateurs jusqu'au fleuve, et déjà la flottille avait fait un bon bout de chemin que l'on échangeait encore des saluts fraternels.

Criquet en paraissait tout ému

— Voi à les p . p li i. digé es q e nous z yons rencontrés, dit-il.